

—Nous étions deux enfants au temps où je vous quittai.

—Deux enfants qui se chérissaient, Rosemary je souriais de votre sourire et vous marchiez dans mon sentier au bord de la montagne : nous nous cachions sous la même couverture l'hiver quand j'avais coupé le bois dans la forêt et que vous l'aviez reçu dans votre tablier. Mais depuis vous avez vu le monde, la France, l'Italie, d'où vous m'avez rapporté l'oubli et l'indifférence, et moi je vous attendais à la même place.

—Vous n'êtes point sortie de ma mémoire, Toby, et je vous considère toujours comme un bon frère.

—Moi je ne vous ai pas aimée comme une sœur. C'est donc lui, Rosemary, que vous n'aimez pas comme un frère ?

—Vous savez Toby, ce que nous avons l'un et l'autre puisé de saintes et brûlantes affections pour la famille des Stuarts dans les livres d'histoire que je vous lisais autrefois. C'étaient nos livres de fêtes. Pour chacune de leurs infortunes, nous avions une larme, et notre plus grand regret à tous deux était de supposer dans notre pieuse ignorance qu'il n'existait plus au monde un seul rejeton de cette grande et douloureuse maison.

Nous nous étions tant exaltés à la lecture de ces beaux récits, que nous aurions désiré mourir pour un descendant de Stuarts, si l'un deux s'était montré à nous dans ces temps-là. Si nous pouvions, disions-nous, en cacher un dans notre cabane ! Plus tard, je vais en Italie ; j'apprends qu'un Stuart est à Rome, je le vois, nos rêves se réalisent pour moi. La pitié a fait le reste. De mon côté, je vous pardonnerais sincèrement, Toby, d'avoir voué votre vie tout entière à une princesse de cette famille si, venue en Ecosse, à la place du prince Edouard, elle avait remué dans votre cœur tout ce que votre enfance y avait amassé de croyance et de sympathie. Le prince est aujourd'hui, pour moi comme pour vous, un héros, un défenseur, un roi.

—Il est mon rival, et dans mon âme s'est dissipé tout enthousiasme. Il vous aime et pour cela je le hais : il n'est plus qu'un homme pour moi. Il me prend mon avenir ; c'est à peine me venger que de me jeter sur le chemin aventureux qu'il veut s'ouvrir pour conquérir un trône dont il n'est peut-être pas digne.

—Vous êtes donc un partisan de George II, vous dont toute la race a été chassée de ses palais dans la rue par Guillaume ?

—Je suis pour moi, pour ma haine.

—Toby, votre colère vous rend injuste. Punissez-moi, mais lui !..

—C'est lui seul qui me tue.

—Toby, lorsqu'il est abandonné, poursuivi, le frapper ?..

—Attendrai-je qu'il soit roi pour rêver une vengeance impossible ? Nous sommes égaux aujourd'hui : il vient et me vole mon bonheur ; je l'attends et lui vole son trône. Je me rends où je sais qu'il doit passer. J'ai encore une heure d'avantage sur lui ; mais je n'ai plus qu'une heure.

—Restez, Toby ! il faut que je vous parle, que j'éclaire encore vos doutes.

—Le temps s'écoulerait. Je pars.

—Restez ! je vous en prie à genoux.

—Voyez comme vous avez peur ! Voyez comme vous l'aimez !

—Oh ! restez, Toby ! Restez !

—Eh bien je resterai, Rosemary, mais si vous consentez à ne plus le voir, à le quitter, à fuir de l'Ecosse avec moi dès ce moment même. Son sort est entre vos mains. Prononcez.

—L'abandonner pour toujours !

—Mais je veux un serment comme il est défendu d'en trahir.

—Le quitter pour toujours !

—Quelqu'un mourra ! s'écria Toby en se débarrassant des étreintes éplorées de Rosemary, et en sortant comme un éclair de la chaumière, après avoir noué autour de ses reins la ceinture de cuir qu'emploient les montagnards pour franchir à la course de longues distances.

## IX.

Il n'était plus resté que Nol dans la chaumière ; le prétendant, Toby et Rosemary l'avaient quittée depuis le commencement de la journée précédente. Un profond désappointement rembrunissait son visage quand il y rentra seul après l'absence qu'il avait dû faire pour accompagner jusqu'au quartier-général du capitaine Cope celui qu'il avait cru être le prétendant. Son front semblait porter les marques des sévères railleries qui l'avaient accueilli pour prix de sa fausse nouvelle. Cependant une déception plus aiguë poignait Nol au cœur. Plus de cent mille livres sterling ! plus de doux bien-être à assurer à sa fille ! palais, chevaux, voitures, félicités de tout genre fondues comme les vapeurs du brouillard qui paraissent aussi des palais aux cent marches avant le lever du soleil. Après vingt ans de mendicité, un seul jour la fortune s'était offerte à lui, et au moment de la saisir elle le renversait du bout du pied dans la boue en lui laissant pour adieu un ironique éclat de rire. L'affront surpassait les premiers efforts de résistance de Nol ; il fléchit, il appuya son main sur ses genoux, son menton toucha sa poitrine : il pensa.

Les malheurs privés de Nol remontaient haut ; c'étaient des malheurs de race. Il appartenait à une de ces familles prédestinées qui ne se relè-